

fort bien de sa personne ; voilà le mari qu'il faudrait à notre Paule.

—Mais, tante Françoise, ai-je répondu, c'est un mariage qui se pourrait faire.

En répondant cela, je pensais à toi, Etienne, et je te le dis malgré tout ce qui ne me va pas chez les Pérard, je serais heureuse si Paule devenait ta femme, et je suis toute prête à lui donner à côté de toi une place dans mon cœur. Une mère aime tout ce que son fils aime.

Mais voyons, Etienne, puisque tu aimes la belle Paule à en perdre l'appétit, à en devenir malade, pourquoi au lieu de te morfondre comme tu le fais, ne lui fais-tu pas la cour ainsi que fait le garçon à la jeune fille qu'il veut épouser ?

—Elle ne me l'a pas permis, ma mère.

—Et tu t'en es tenu là, et quand elle se présente au bal du dimanche, tu n'oses même pas la faire danser ?

—Si vous saviez comme près d'elle je suis craintif ?

—Pauvre peureux ! Si tu crois que c'est en agissant ainsi qu'un jeune homme se fait aimer, tu te trompes du tout au tout. Tiens, veux-tu que je me mêle un peu de tes affaires, que j'aille voir le père et la mère Pérard, et que je parle pour toi ?

—Mais je veux bien, chère mère. Ah ! si tu pouvais réussir !

—C'est bien, je verrai les Pérard, et je ferai pour le mieux.

La mère d'Etienne connaissait en partie les espérances ambitieuses de Paule et de ses parents. Comme tout le monde elle en avait ri et en riait encore.

—C'est de la folie, pensait-elle ; mais ce sont des gens de cœur, et la raison leur reviendra ; il est impossible que le père et la mère, qui adorent leur fille, ne comprennent pas ce qu'il faut pour son bonheur.

Le lendemain, qui était un dimanche, la mère Denizot, dans ses plus beaux atours, se rendit chez les parents de Paule un peu avant l'heure des vêpres.

Mme Denizot était une femme ronde en affaires, qui n'avait pas l'habitude des circonlocutions et moins encore celle de parler pour rien. Allant droit au but, elle dit au